

Mémoire d'instants

Moins image que vague conscience d'être éveillé bébé, sans pensée ni sentiments, conscience positionnelle si on peut dire, lit perpendiculaire au mur dans la chambre du fond, lumière de la fenêtre baignant le drap, biberon peut-être, jouant avec mains et pieds peut-être. Souvenir détaché de toute réalité, flottant sur l'âge comme nuage de lait quelque part entre maintenant et un temps où les images ne se formaient pas, restaient nébuleuses, indistinctes du matin ou de l'après-midi. Tao spontané des nourrissons, dit le *Tao*.

•

Grande roue solaire inexorable où tournent les saisons, roulant à travers les âges de notre vie en lui arrachant les années, indifférente aux péripéties de l'Histoire et toujours triomphale, nous exposant tour à tour à la grande lumière de l'été, aux froids sombres de novembre, sans souci de ce qu'elle broie à chacun de ses tours, comme

vaste meule cosmique écrasant le blé de nos jours pour en bluter cette pure et légère fleur de farine du temps.

•

Imaginer ma mémoire comme une administration, émettant par moments des « avis d'instance », d'objets mal définis appelant délivrance et qu'il faut aller chercher loin dans la mémoire et le langage, comme dans un bureau de poste mental.

•

Instants de l'enfance, venus de très loin, poussant parfois vers des phrases.

Avant que je ne le dise, que je recrée en mots sa tension intérieure, l'instant a des contours flous. Une fois dit, c'est l'arc de la phrase qui le relaie, tendu entre majuscule et point, entre ce qu'elle annonce et ce qu'elle résout à son terme.

•

Opéré sans façons sur une table de cuisine, par le médecin venu m'ôter les « végétations », après l'imposition par surprise d'un masque de caoutchouc au gaz plus suffocant qu'anesthésiant, qui provoque brièvement mes cris, on m'offre au réveil un petit train de bois pour me distraire du goût de sang et d'acier qui m'emplit la gorge.

•

Enfants somnambules après la messe de minuit, les chants et les dorures de l'église, saisis par le goût ferrugineux de l'huître qu'on a voulu leur faire goûter pour le réveillon, longuement métallique dans le gosier, mais serti dans la nacre des éclats de voix et de lumière de la fête où se perd le sens de la veille et du sommeil, ainsi que la vigilance des adultes, oubli libérateur dont cette saveur est comme l'amère épreuve.

•

Cauchemar répétitif où à l'approche d'une sorcière, sans abri ni cachette où me terroriser, je n'ai d'autre ressource que de me rouler en boule face contre terre, dans l'attente d'une rencontre fatale, qui prend la forme ironique et terrible d'un doigt posé simplement sur l'une de mes vertèbres, contact plus horrible que toute violence qui me fait chaque fois m'éveiller dans un cri et rester longtemps palpitant de frayeur et en pleurs. Souvenir si profondément imprimé que, de toute ma vie, et jusque dans les gestes de l'amour, je n'ai pu supporter qu'on m'effleure le dos.

•

Désormais naviguant dans les instants comme des éclosions de présents qui trouvent leur lumière toujours jeune dans les contours des phrases, instants sitôt éteints

à chaque retour au blanc de la page mais prêts à revivre à chaque relecture. D'un temps qui jamais n'eut lieu ailleurs que dans ces phrases et ne fut jamais vécu tel.

•

Le Guido de *Huit et demi* (Mastroianni), en peignoir dans les vapeurs de sa cure thermale, replongeant en pensée dans la vaste cuve à fouler le raisin de cette ferme où on le portait jadis avec une bande d'enfants trépignant, jusqu'à ce que les femmes les sortent un à un enveloppés dans des linges comme de précieux Jésus pour les emmener au lit, tous visages confondus, celui de sa femme Luisa, aimée et trompée, devenue mère l'idolâtrant en bambin – comme il me parle, cet adulte attardé qui mélange les temps, fantasmagorise le passé et traîne avec lui dans son imagination en panne les émerveillements reforgés de l'enfance au milieu de l'indifférence du présent.

•

Images résumant les premières années d'enfance à l'école dans un mouvant théâtre d'ombres. En « maternelle », l'enfant qu'on promène de classe en classe avec un bonnet d'âne en papier, rue Boileau. L'évêque qui lors d'une visite exceptionnelle à l'Institution Maintenon, préparation de première communion ou autre bondieuserie, me donne son anneau épiscopal à baiser (l'ayant pris avec sa mitre pour une sorte de mage ou de voyant,

j'hallucine qu'il me dit « tu seras un grand homme », moi si petit). Croix d'honneur émaillée de blanc que parfois on accroche une semaine à son pull, comme une décoration de général d'armée lorsqu'on a eu de bonnes notes. Puis la « communale » de la rue du Point-du-Jour avec ses préfabriqués d'après-guerre et ses marronniers pris dans le ciment de la cour. L'enfant attardé qui montre son zizi à la récréation provoquant une émeute de garnements. Le jeune instituteur ténébreux et pied-noir, qui me fait lire *Le Vieil Homme et la Mer* et vient à la maison me donner des cours particuliers lorsque je suis malade trop longtemps (à l'heure de l'apéritif, ma mère qui le trouve beau, lui offre des bâtons de brezel salés que je déguste aussi en travaillant). Mon voisin de table, précoce « inversi », qui me met la main dans la culotte en pleine classe (je n'en dis rien à personne). Les coups de règle sur les doigts pour les plus récalcitrants. Mon ami Léopold, aux oreilles très décollées, avec qui je rêve de « jouer dans la rue » malgré les interdictions de ma mère (je voudrais aussi installer un téléphérique entre son immeuble et le mien pour échanger des jouets et des messages, mais comment faire pour tendre un fil de maison en maison sans passer par les escaliers? je bute sur cet insoluble problème). En septième, monsieur Audouard, l'instituteur à moustache en brosse sous son casque de scooter, laïcard humilié qui nous promet pour l'an prochain au lycée des pro-fesseurs bien plus sévères que lui. Tout cela passé comme un rêve dans un temps indéfini qui n'a plus d'autre habitation que le présent de mes phrases où enfin il est venu se loger et trouver repos.

•

Au plafond de la *Laiterie parisienne* du boulevard Murat, le zigzag de néon bleu, éclair congelé (mais par moments grésillant de colère) qui frappe d'une lumière crue la vitrine réfrigérée où se serrent les yaourts dans leurs pots de verre, les fromages blancs et les plaques de beurre. Boutique où nous-mêmes en entrant sommes nimbés de cette blancheur froide à laquelle fait écho la blouse immaculée des crémières qui nous servent, comme des fantômes familiers et débonnaires. C'est également là qu'on vend des pains de glace, sillonnés eux aussi de traits de foudre congelés.

•

L'épicier Bridonneau, au nom qu'on dirait sorti d'une comédie de Molière ou plus anciennement d'un conte rabelaisien, le nez perpétuellement rougi par les courants d'air de la boutique (plutôt que par des libations que sa vie monotone et laborieuse semble exclure), toujours vêtu de sa blouse grise d'employé, manipulant les tranches de jambon à pleines mains ou râpant le gruyère sans davantage de précaution hygiénique, lorsque ma mère m'expédie en catastrophe place Léon-Deubel acheter avant que cela ne ferme de quoi confectionner un dîner de fortune.

•

Le receveur des allocations familiales, jovial, cramoisi et fleurant le vin dans une énorme veste de cuir aux innombrables poches d'où il sort des liasses de billets cornés préparées à l'intention des familles prolifiques et méritantes de notre immeuble, sorte de Père Noël mensuel qui sonne à la porte, en cet âge encore naïf où un tel portefeuille ambulancier peut ainsi faire sa tournée sans inquiétude d'être dévalisé par des malfrats.

•

Au Pays basque, gourde de cuir avec son cordon tressé de coton rouge, dans laquelle les grands s'exercent à « boire à la régale », ouvrant la bouche à un jet en arc de cercle qui leur barbouille le menton de mauvaise piquette, gourde durcie au fil des vacances dans cette odeur âcre et cartonneuse de cuir et de vin, et abandonnée à ma curiosité. Odeur à présent voletant jusqu'à moi comme le vestige le plus immatériel et futile imaginable, trace mnésique d'une odeur, ombre d'ombre de sensation, ayant survécu – pourquoi? – dans les maquis de la mémoire quand les visages juvéniles qui animaient ces jeux se sont effacés comme messages de craie sous un chiffon d'oubli.

•

L'été précédant mon entrée au « petit lycée », dans un jardin, on me pousse vers un paralytique en fauteuil

roulant (curé défroqué ou ancien professeur de latin ?) qui se trouve dans la compagnie d'amis de ma mère, afin qu'il me montre sur l'exemple de *rosa* la facilité du principe de la déclinaison. Et tandis qu'il m'énumère avec un sourire malicieux de pédagogue confirmé les différents cas de *rosa*, je demeure obnubilé par sa face congestionnée et ses doigts gourds et rougeauds dont le dégoût se mêle pour toujours à la pureté virginale de la fleur grammaticale.

•

Wordsworth appelle « *spots of time* » les instants, principalement situés dans notre première enfance, qui apparaissent « dotés d'un relief particulier » et qui renferment un pouvoir de « fructification » imaginative.

Ainsi : une lande où il erre enfant après avoir perdu son compagnon de cheval, une butte de gazon élevée à la place d'un gibet où a été mis à mort un homme, une mare dénudée, une tour de guet solitaire, une femme aux vêtements froissés luttant pas à pas contre le vent en portant une cruche sur la tête...

Limaille d'images disparates et dépourvues de sens, aimantées dans son cas par un affect de détresse, où elles viennent se condenser, s'agglomérer en instant-souvenir. Mais l'instant-souvenir n'est pas clos. Du fait de son intensité, il peut se rouvrir, s'enrichir de chaînes associatives, poursuivre sa force d'aimantation... C'est pourquoi la mémoire n'est pas fixe, même si les mêmes souvenirs reviennent, leurs prolongements sont toujours divers, imprévisibles, renouvelables.